

LES PAYS DU DANUBE

REVUE MENSUELLE
POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET LITTÉRAIRE

SOMMAIRE :

DE CINQ VÉRITÉS AU MOINS, ET DE QUELQUES AUTRES

Par : M. ALDO DAMI 129

LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE (Suite)

Par : M. ELEMÉR CSÁSZÁR 135

LA POLOGNE ET LA TCHÉCO-SLOVAQUIE Par : M. BERNARD ENZLER . 138

LA POLITIQUE DE M. BENES Par : M. PAUL de MONTFORT 158

HACHETTE ET C^{IE}
111, RUE RÉAUMUR
P A R I S

NAVILLE ET C^{IE}
5, RUE LÉVRIER
G E N È V E



VALERIO TANTINI
VIA VIGEVANO, 20.
M I L A N O

GRILL ET C^{IE}
DOROTTYA-UTCA 2
B U D A P E S T

DE CINQ VÉRITÉS AU MOINS, ET DE QUELQUES AUTRES.



PAR:
M. ALDO DAMI



J'AI un ami. Cet ami, dont le naturel est placide et la philosophie aimable, moque ma fréquente mauvaise humeur, et a toujours refusé de me croire quand, d'aventure, au cours de quelque promenade agitée, je m'arrêtais brusquement pour lui dire que la politique m'empêchait de dormir. „Tu as la faculté d'indignation de Diderot, me disait-il, et ce tourmentant besoin de parler.“ Il est vrai, l'injustice, en notre bas monde, sait me frapper au coeur, et je souffre. Je souffre parce qu'il arrive un instant de la vie où une manière de conviction absolue, sans réplique, s'est formée en nous, et où, relevant la tête sur le monde, nous le voyons étranger à cette conviction, tout différent de l'idéal que, sur elle, nous avons édifié.

Avant de venir en Hongrie, mes études de politique, d'ethnographie et de linguistique m'avaient fait la connaître suffisamment pour que les négociations de Paris et plus tard le triste traité de Trianon ne me laissassent — comme ailleurs — qu'un douloureux frémissement, fait de persuasion à la fois et de consternation. Depuis que je suis sur place, les deux sentiments se sont renforcés en moi: ce qui se déroule sous mes yeux, c'est un panorama magnifique et lamentable. Je saisis, comme dans un embrassement, l'orée multiple de la vie au lointain horizon, l'ascension d'une culture et d'un Etat, afin d'en suivre la courbe qui meurt, hélas, à mes pieds. Je contemple des dépouilles. J'observe des choses sanglantes. La Hongrie ensevelie sous ses flambrantes richesses, la ruine amère, quelque chose de la faillite générale qui a survécu au grand conflit et qui pèse sur les vainqueurs comme sur les vaincus, parce qu'ils n'ont pas su faire la paix. Je ne puis m'empêcher d'élever ici, une fois de plus, une fois encore, ma voix sans doute inutile, éphémère et faillible, pour dire mes fervents espoirs, pour souhaiter que le caveau qui lentement s'est fermé se puisse ouvrir un jour. Etranger hôte de la Hongrie, j'apporte ma faible parole à son deuil.

J'ai pensé dans mille directions: je parlais tout à l'heure de convictions entières, et il me sera permis, en évoquant l'inquiète journée qui les créa, d'en redire ici quelques unes, le long des choses que j'écrirai.

* * *

1. Un journaliste suisse s'écriait devant moi : les Hongrois n'ont que ce qu'ils méritent. Ils n'ont pas accordé jadis à leurs minorités une représentation équitable au Parlement. Mais la Hongrie, vieil ami, est un pays agricole, demeuré sinon féodal, du moins aristocratique. Et je sais bien que le paysan roumain ou slovaque, fidèle au seigneur qui lui voulait du bien, l'élysait afin de le le représenter à Pest.

2. „L'oppression“ . . . Les lois Apponyi, si vivement critiquées . . . Partout où une nationalité était représentée par 12^o/_o au moins des habitants de la localité, une école était ouverte pour leur permettre d'étudier dans leur langue maternelle. Allez trouver une nation occidentale qui puisse apporter ces titres, où l'on ait fait cela, dans des provinces allogènes où il n'y a pas seulement 12^o/_o, mais une population étrangère compacte : En Bretagne, en Corse de nos jours encore, en Alsace ou en Posnanie autrefois, on ne peut, on ne pouvait utiliser à l'école que la *seule* langue d'Etat, pas même apprendre sa langue maternelle, pas même *parler entre élèves* breton, italien, français. Les voilà bien, ceux qui sont opprimés dans leur langue . . . En Hongrie allogène, le hongrois n'était obligatoire que comme seconde langue *apprise* : l'enseignement se donnait dans la langue maternelle. Aujourd'hui on „protège“ les minorités, mais, dans les pays annexés, le hongrois reste exclu comme langue d'enseignement. C'est ainsi qu'entre autres, les Roumains considèrent les juifs comme une nationalité à part : ils obligent ces gens, qui ne savent que le hongrois et parfois l'allemand, à étudier en roumain ou en hébreu. C'est ainsi encore que, quatre langues au moins doivent être utilisées en Ruthénie „autonome“ pour imposer le tchèque aux petits Ruthènes. L'institutrice, quand elle n'est pas ukrainienne, doit traduire son tchèque en allemand. Elle se fait entendre alors d'un petit juif, qui retraduit en hongrois, la langue que connaissent le plupart des habitants de la Ruska Kraina. Du hongrois, on passe au ruthène, et le petit jeu recommence. Il est, on le voit, des plus aisés. Mais tout, ici-bas, n'est-il pas pire qu'avant la guerre ? Sous prétexte de démembler les „mosaïques“, les „Etats antinationaux“, au nom d'un très juste droit des peuples (s'il avait été observé par consultation populaire) qu'on a malheureusement confondu avec le principe des nationalités, d'ailleurs faussé sur des étendues considérables et pour des millions et des millions d'êtres humains, on a créé des Etats tout aussi artificiels, plus artificiels, plus complexes, édifiés par la violence, et qui n'ont pour se justifier ni histoire, ni tradition, ni communauté intellectuelle ou d'intérêt, ni surtout l'unité économique.

3. Il est resté dans le voisinage immédiat de Budapest, des îlots slovaques, serbes et souabes. S'il y avait eu oppression, n'eussent-ils pas été les premiers à disparaître ?

4. L'erreur de notre opinion occidentale vient de la constante et habile propagande panslave arrivée, non pas des régions „opprimées“, mais des centres *extérieurs*, Petrograde et Belgrade avant la guerre, Prague également aujourd'hui. Les Roumains seuls furent à peu près irréductibles : Croates, Slovaques, Ruthènes surtout se sont fait remarquer pour leur fidélité, durant la guerre, aux armes hongroises, pendant que les Tchèques, eux, trahissaient au contraire l'Autriche. Aujourd'hui, le chef des Roumains de Transylvanie déclare qu'ils étaient plus heureux sous le régime de Tisza et même de Mackensen que sous M. Bratiano; les Slovaques, luttant pour les deux tiers au moins contre une unité faite par de pseudo-linguistes et par M. Wilson, naïf et berné, sont en révolte ouverte vis-à-vis des Tchèques; la Croatie, regrettant son autonomie d'antan, vient d'élire un bloc compact de députés séparatistes. Les meilleurs — et les plus mauvais — généraux autrichiens étaient des Slaves du Sud : Potiorek, Boroevitch . . . L'Autriche, qui combattait sur le front russe en fonction germanique et sur le front roumain en fonction magyare, combattit sur le front italien en fonction slave, avec un visage slave; c'est contre l'Italie qu'elle slavisa lentement les côtes de l'Adriatique, amenée qu'elle fut, de la sorte, à favoriser ces éléments. Les Slovènes cléricaux furent de tout temps, avec les Tyroliens et la noblesse polonaise de Galicie, le meilleur soutien de la dynastie des Habsbourg: la haine du Serbe est aussi forte à Ljubljana. et surtout à Zagreb, que la haine de l'Italien, et dès lors l'unité yougoslave, comme l'unité tchécoslovaque, apparait comme une des blagues les plus monstrueuses dont aient été dupes les chevaliers de l'ethnographie. M. Trumbitch, aidé du médecin particulier de M. Wilson, Bianchini, sut faire illusion sur les sentiments véritables de l'immense majorité de ses compatriotes croates et dalmates, et le pauvre président de la Maison Blanche, qui avait fait concessions sur concessions sur ses 14 points, pensa certain jour se rattraper. Il se pencha sur la carte, constata que les Serbes y étaient peints en vert d'eau, les Croates en vert olive et les Slovènes en vert pomme, et s'écria : Euréka ! voici un seul peuple de frères : mettons-les tous dans le même sac. Mais après de pareilles défaillances, M. Wilson eut bien de la peine à se refaire une virginité, même dans les eaux du très amer Adriatique.

5. Ainsi la Hongrie se trouve punie d'avoir laissé ses

nationalités librement se développer, et les puissances occidentales récompensées de leur politique millénaire d'oppression et de centralisation forcée. Prolifiques certes, mais tout autant décimés par les maladies, les Hongrois, demeurant stationnaires, et par passivité encore, ont reculé au cours des siècles sur tout le pourtour des Carpathes qu'ils occupaient jadis, ils se sont laissé entourer par des populations inférieures de culture, mais envahissantes comme une marée; ils ont fini par se trouver en quelque sorte assiégés dans les villes. A l'opposé, la France, par exemple, partie du Nord, a conquis le Midi au moyen-âge. Elle conquiert lentement, à cette heure, les derniers recoins de son territoire. Presque autant que la France de 1815, l'Allemagne de 1919 s'est présentée aux traités vaincue, mais sans beaucoup d'allogènes; et, plus tard, les plébiscites ont sanctionné la germanisation du passé.

* * *

Telles quelques unes de mes réflexions. Mais, ils est, à ce propos, tant de choses à dire! J'en suis persuadé: si l'on faisait le plébiscite même maintenant, après quatre ans d'occupation, de vexations, d'expulsions, d'invasion de fonctionnaires de Prague, de Bucarest et de Belgrade, même si ces fonctionnaires avaient licence entière de „cuisiner“ le vote, la Hongrie regagnerait la moitié à peu près de ce qu'elle a perdu.¹ Surtout maintenant, ajouterai-je, car les populations ont appris à connaître le nouveau régime. Peu sensible en général au patriotisme théorique, porté à ne considérer en toute chose que son pain, le paysan souffre indiciblement de tous les tracasseries de frontière qui lui coupent ses champs, ses débouchés, sa route de travail: la paix a brisé à plaisir les unités économiques. C'est-là ce qui devrait être le point de départ, le jour où la morale et le bon sens reprennent le dessus, le jour où l'on pourra enfin songer à une révision pacifique des traités. Lors du partage de la Haute-Silésie, la

¹ Une preuve entre mille nous en est donnée par le plébiscite qui a eu lieu à Sopron. De toutes les villes de l'ancienne Hongrie, Sopron était la seule qui ne fût pas hongroise. Elle était allemande. Ayant à opter entre un pays allemand, l'Autriche, et la Hongrie, elle vota pour cette dernière! Dès lors comment douter de l'issue éventuelle d'un vote analogue dans les autres cités détachées, qui sont, elles, magyares? Il y a mieux: le territoire adjetent, de langue allemand, en contact direct avec le territoire autrichien qu'il prolongeait, opta pour la Hongrie. N'est ce pas la démonstration éclatante du fait que les cosses germane du sud de la Hongrie, complètement séparés de leurs frères de race, en eussent fait autant? Or, dans la Bácska et le Bânât, Hongrois et Allemands forment ensemble la majorité absolue... On a „désannexé“ en Allemands au nom du principe des nationalités (*sic*) afin de ne laisser en Hongrie que des Hongrois...

Société des Nations s'est trouvée devant une situation inextricable: elle a dû établir après le plébiscite un certain nombre d'unités économiques indivisibles. C'est le contraire qui devait avoir lieu: découpage de semblables unités d'abord, plébiscite ensuite à l'intérieur de chacune d'elles.

J'ai dit encore:

La „paix du droit“, qui devait être „définitive“, donc nécessairement „juste“, est en réalité beaucoup plus dure que les paix de l'histoire. Elle fut plus dure, d'abord, dans sa méthode même. En 1815, la France, en 1855 la Russie se présentent aux congrès de Vienne et de Paris à pied d'égalité avec les vainqueurs: elles vont jusqu'à conclure des alliances pour leur compte. En 1919, les traités sont dictés. On n'entend plus même le vaincu: il ne participe pas à la discussion, il est rayé des conférences, voire de la Société des Nations, exclu même des délibérations internationales qui n'ont plus de rapport avec la guerre (ainsi, quand il y a des brigands en Chine, ce sont les „Alliés“ qui interviennent auprès de Pékin), même des congrès scientifiques, et des olympiades. Les mêmes instances qui étaient chargées de liquider le conflit gouvernent l'oeuvre constructive, la paix. Le monde est régi par le groupe des vainqueurs. A la Société des Nations, on entend parler des „ex-ennemis“, parfois des „ennemis“. Ennemis de qui?

Elle fut plus dure, ensuite, dans les traités. Outre la création des unités nationales factices à quoi je faisais allusion plus haut, on se trouve en face, à l'heure actuelle, d'une masse de douze millions d'êtres humains annexés en dehors de leur volonté. Que penser d'une paix qui crée partout, de nouvelles Alsaces, de nouveaux Francfort, de nouveaux irrédentismes? Irrédentismes à l'envers, et infiniment plus graves. L'histoire, ami, est un balancier: elle oscille, mais elle va toujours trop loin dans un sens ou dans l'autre, sans jamais se pouvoir arrêter au point équitable. On n'en n'a donc jamais fini „une fois pour toutes“. S'il fallait répéter ici le détail des régions qui ont souffert cette violence, une collection entière des *Pays du Danube* n'y suffirait pas. On n'a jamais insisté, à ma connaissance, sur l'immoralité foncière des modifications territoriales par droit de victoire, les populations ne pouvant être rendues responsables des fautes de leurs Gouvernants, et les populations-frontière pas plus que les autres. Or ce sont elles, en pratique, qui font toujours les frais des vicissitudes des guerres.

Elle fut plus dure, enfin, économiquement, avec ces frontières qui coupent voluptueusement routes, voies ferrées, canaux, qui séparent la ferme du champ, la ville du faubourg ou de

la gare, le fer de la houille, et jusqu'au sous-sol de son orifice.

Est-ce pour cela que des millions de jeunes hommes sont tombés ?

Vieil ami, je te parle candidement. Je suis convaincu que, vainqueurs, les Allemands n'eussent pas pu faire une paix beaucoup pire — parce que ce serait bonnement impossible. Je suis persuadé de beaucoup d'autres choses encore. Toute l'ardeur de notre jeune génération doit tendre, de toutes ses forces aussi, à l'accomplissement de cette grande oeuvre : la révision des traités.

Vieil ami, je te parle candidement. Tu t'épouvantes ; tu es fondé à dire que j'exagère. Mais tu dois pardonner à pareille virulence. Je n'ai point dit toute ma pensée. Je suis indigné. Dès l'aube, j'ai eu les idées que j'écris à cette heure. Je dis ce que je crois. Je suis persuadé, moi. Après tout, c'est une polémique que j'ai avec toi. Je te parle candidement.

J'ai cette naïveté. Car il est des causes qui ne sauraient périr. Et se pourra-t-il faire, quelque jour, que les peuples désapprennent ce qu'ils ont accoutumé de faire : confondre agrandissement et grandeur ?

* * *

Je murmurai ces choses, qui sont si graves. Le soleil, avec son souvenir de chaudes raies rouges au couchant, quitta le ciel paisiblement. Une douce lumière régnait encore. Du soir montait une inquiète chanson. Je demeurai sur le flanc de la colline, peut-être seul.

